Les souhaits de petit Pierre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-204782

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Adieu donc, bon courage. Nous marchons gaîment et sans entraves.

J'ai vu plusieurs de mes amis de Lausanne. Il y a ici plusieurs bataillons.

Je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Le service avant tout. Tu excuseras mon barbouillage.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

G. WILLER.
Sous-lieutenant de sapeurs du génie.

Lausanne, le 17 novembre 1847.

Mon fils,

Je te remercie d'avoir pensé à ta pauvre mère. Ta lettre est venue à point pour me remettre un peu. Te dire comment nous vivons, les angoisses, les dits et redits, te dire tout me serait impossible. Je ne pensais pas que tu fusses à Fribourg. Vendredi et samedi toute la journée, l'on disait : « On se bat à Fribourg; elle s'est rendue »; puis après « non »; point de nouvelles, point de feuilles, rien. Tu peux t'imaginer quel tourment! Je ne te parle pas de moi seule.

Samedi, le bruit court que la ville est prise. Les ristous disaient : non, les autres, oui, puis toujours rien de sûr. Enfin, dimanche soir, le Conseil d'Etat en reçut la nouvelle. Il la porta dans tous les lieux publics; le préfet la fit crier sur la Palud. On jouait la comédie; la toile fut levée par ordre de l'autorité. C'était une rumeur, une joie! Puis après, une nouvelle angoisse : qui tué? qui blessé? Aujourd'hui, le *Bulletin* indique les blessés, environ 40. Les journaux ne disent rien, une demi-feuille et voilà tout.

On nous dit que l'on en tue dans les rues de Fribourg à bout portant, que les landsturm sont cachés, que l'on a taillé en pièces deux des nôtres; enfin on dit tant de choses que, si le quart était vrai, on viendrait fou. Donc, mon pauvre enfant, aie pitié de ta mère; écris aussi souvent que possible, mais pas en sténographe, tu sais que je ne sais pas deviner. Sois prudent, ne sors pas la nuit.

Je ne pense pas que ce soit vous qu'on envoie à Lucerne. Les volontaires qui étaient partis sont rentrés; pas les carabiniers, seulement les autres. Le dépôt fait le service de la ville. Il y a un poste à l'Ours, un à Beau-Site et ailleurs. Les militaires qui sont du côté du Valais sont bien.

Avez-vous vos rations? Comment êtes-vous nourris? Le vin doit être très cher. L'on dit que l'on a pris les fromages, laissé couler les tonneaux de vin. Est-ce vrai? TA MÈRE.

Fribourg, le 17 novembre 1847.

Ma chère mère,

Il paraît que nous resterons quelque temps à Fribourg avec le quartier général. A chaque instant on répand de fausses nouvelles d'assassinats commis par le landsturm sur les sentinelles. Rien de cela n'est vrai. Ce qui accrédite ces bruits, c'est qu'on entend continuellement des coups de fusil dans les rues : ce sont les soldats qui déchargent leurs armes.

Nous n'avons réellement perdu que sept hommes; mais nous avons eu 48 blessés. On ignore les pertes des Fribourgeois, mais elles sont bien plus considérables...

Je vais demain en campagne, commandant en chef vingt hommes pour surveiller des ouvrages sur la route de Morat. On fait cela chacun à son tour. Nos sapeurs sont de crânes poltrons : ils répugnent à faire cette course. Lors de la bataille, le capitaine était loin; j'ai eu mille peines pour les empêcher de se débander, la nuit suivante nous avons eu deux fausses alertes des plus risibles. Je te conterai cela à mon retour. J'ai failli y perdre mon manteau et être fusillé par mes propres soldats. Nous avons prodigieusement ri après.

Je suis toujours chez les capucins. Ce sont les meilleures gens du monde; ils ont mille prévenances pour nous; et cependant ils ne sont certes pas riches. Nous changeons de quartier demain.

Les Bernois ont fait un dégât effroyable partout où ils ont passé. On estime à 20,000 francs ceux qu'ils ont faits dans le magnifique hôtel des Jésuites.

Point de justes nouvelles de Lucerne.

Si tu veux m'écrire, adresse : M. G. Willer, sous-lieutenant dans les sapeurs du génie, comp. n° 2, brigade n° 1, à Fribourg.

Ton fils : G. WILLER.
(A suivre.)

Ah ! oui. — Deux jeunes femmes feuillettent un album de photographies.

— Tiens, voilà le portrait de Mme L...

— Il n'est pas réussi.

— Ah! voici son mari... il est mieux.

— Dame! tu sais que les hommes sont toujours plus faciles à attraper.

Chez le coiffeur. — Le garçon commence à raser un client.

— Ça vous fait-il mal, monsieur?

— Oui.

Le garçon repasse le rasoir sur la paume de sa main.

— Ça vous fait-il mal encore?

— Oui.

Le garçon repasse plus énergiquement le rasoir.

— Et maintenant?

— Toujours mal.

— Ah! diable... mais où donc?

— Au pied... un maudit cor.

Les souhaits de petit Pierre. — Le petit Pierre va souhaiter bonne fête à sa grand'mère.

— Grand'maman, je désire que tu vives le restant de tes jours.

— Merci, mon cher Pierrot, mais vois-tu, chéri, je n'irai jamais jusque-là.

LES LETTRES DROLES

Mon cher *Conteur*,

Tu as publié, dans ton dernier numéro, une amusante lettre d'un « assisté philosophe »; en voici une non moins amusante et non moins authentique, qui fut adressée, il y a deux ans, à un chasseur de notre pays, par un brave homme qui voulait lui vendre un chien.

Un vieit abonné.

*

***, le 31 juillet 1905.

Monsieur,

Je suis obliger de vous répondre sure la maime lettre à cauze que je me trouve sant papier de poste. Monsieur

Je vous donne des des détaille de sure mon chien. Le pri est de 80 frs. Jennait déja pu avoire plusieur foit 60 frs set année passé, comme je trouve quille ya sit peux de giblé sette année sure tout de renard et de fuine et de blairaux, Je me décide de plu retourné à la chasse, àcauze du travaux de la campagne et que je vien traux vieu pour retourné à la chasse. Les sieux manque, Je vous donne les détaille du mantaux, illa le mantaux brun les pâtte rousse, et deux tache rouce sure les deux souci de l'euille il senble quille amit des berricle et illait rien gourmant donner lui se que voudré ille le mange.

Répondant aux non de Sézar, agé de trois ant, fesant sa troisième chasse, La première année jait déja tué 29 lièvre 12 renard et 6 fuine et 4 blairaux, et je peux vous le prouvé senait pas de blague et nit de mensonge, vous seré sure d'être bien servi, et illait bon pour la garde et

---

FEUILLETON DU *CONTEUR VAUDOIS*

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

7

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHATELOISE, PAR O. HUGUENIN

XI

La « retraite » de dix heures venait de sonner au petit clocher de l'hôtel de ville; on entendait la grosse cloche de l'église la répéter comme un écho dans le haut de la vallée, quand Olivier Vuille, ses souliers détrempés par la neige fondue et l'eau des flaques qu'il avait traversées, arriva devant la scierie des Cœudres, où, sous la grande roue au repos, s'écoulait bruyamment le trop-plein de l'étang. « Cet Abram-Louis est pourtant toujours le même! » grommela le justicier en constatant qu'il n'y avait plus de lumière dans la maison, et que la porte était close. « Ça n'a rien de souci : ça dort sur les deux oreilles, sans seulement se douter qu'avant le chant du coq sa maison pourrait bien se trouver sous l'eau jusqu'au toit! »

Il alla heurter à l'une des fenêtres en criant :

— Holà! Abram-Louis!

— Qui va là! répondit-on de l'intérieur. Est-ce qu'il y a du feu?

— *Padié vé*, (parbleu oui!) du feu! marmotta le justicier entre ses dents, sans pouvoir s'empêcher de sourire. C'est les ruz qui arrivent : il ne s'agit pas de dormir!

On entendit des exclamations confuses; la fenêtre s'éclaira, et tôt après le verrou de la porte fut tiré par Abram-Louis, tout effaré, sans perruque et en costume sommaire.

Quand la lampe de fer qu'il tenait à la main lui eut montré son ex-ami debout sur le seuil, l'ancien demeura bouche béante et comme suffoqué.

— Eh bien oui, c'est moi, Olivier Vuille! fit le justicier en relevant les pans carrés de son habit pour mettre les mains sur ses hanches. Mais on a autre chose à faire qu'à se dévisager, pour le moment. Les ruz arrivaient sur la « charrière » comme j'y passais. Ce n'est pas les creux des Cœudres qui veulent les arrêter longtemps; ils devaient déjà être quasi pleins! Si le froid ne revient pas contre le matin, ta *scie* va se trouver comme l'arche de Noé au milieu des eaux du déluge!

Tout en parlant avec volubilité, le justicier n'avait pu refuser de prendre et de serrer la main que lui tendait l'ancien; à dire vrai, il le fit sans beaucoup de façons et même avec un certain empressement. Abram-Louis avait les yeux pleins de larmes.

— Le bon Dieu bénisse les ruz! finit-il par dire d'une voix enrouée.

— Oui, répéta Euphrasie qui arrivait; oui, le bon Dieu les bénisse, puisqu'ils nous ramènent un ami!

Olivier, un peu gêné par ces effusions, cherchait à prendre son air le plus digne. On ne cache pas plus aisément sa joie que sa peine.

Au surplus, personne n'en dit davantage pour le moment. Il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre les précautions indispensables contre l'inondation, à savoir le transport des meubles au grenier et dans une chambre à serrer que ne pouvaient atteindre les plus hautes eaux. Jamais ce déménagement périodique n'avait été opéré avec l'entrain et la rapidité qu'on y mit cette nuit-là. Jamais la grande *garde-robes* à deux battants n'avait paru moins lourde à Abram-Louis : il avait le cœur si léger! et puis Olivier en portait plus que sa part, et il avait les reins solides, le justicier, quand le lumbago ne le tenait pas! et je vous garantis qu'il n'était plus question de lumbago!

A deux heures du matin, tout le monde avait si bien travaillé, y compris les enfants et le vieil ouvrier scieur, que tous les meubles, ustensiles de cuisine, instruments aratoires, outils de la scierie étaient à l'abri des eaux.

— Ouf! fit Abram-Louis en se frottant les mains, les ruz n'ont qu'à venir! Pour ce qui est des billons et des planches, à la garde! on les repêchera après. Il n'y a pas à dire le contraire, Olivier, tu nous as rendu un fier service. Ah! ça, tu ne t'en vas pourtant pas déjà?